

L'HISTOIRE
de la semaine

PSYCH QUAND FAIT R

Autistes, psychotiques, anxieux, phobiques...
des patients de tous âges, encouragés
par leurs soignants, participent à des
ateliers animés par des écrivains
professionnels. Une initiative du Labo des
histoires qui a donné lieu, fin mai, à un
spectacle envoûtant à la Maison de la poésie.



IATRIE ÉCRIRE EMÈDE

ÉLISABETH FLEURY
elisabeth.fleury@humanite.fr

Atelier d'écriture
au GHU de Paris
animé par Yahia
Belaskri. À côté
de lui, Catherine
Zittoun, qui dirige
le pôle psychiatrie
infanto-juvénile.





Au GHU de Paris, derrière les fous rires des jeunes participants, les progrès sont réels.

Une petite salle claire, au fond d'un hall, derrière une porte. Des tables à touche-touche. Au mur, des dessins. Sous le puits de lumière, une grande théière fumante circule de main en main. Des visages sont cabossés, les regards un peu perdus, les traits un peu figés. On est à l'hôpital psychiatrique du Labrador, à Paris, dans un des ateliers d'écriture qu'organise le Labo des histoires, une association fondée par l'éditeur Philippe Robinet et animée par une équipe de passionnés. Constance Debré, à la Maison de Solenn, Christophe Boltanski à l'hôpital André-Grégoire, Yahia Belaskri au GHU de Paris, Gary Ghislain à l'hôpital du Labrador : dans le cadre du projet « L'autre c'est moi », ces quatre écrivains ont embarqué des patients dans un travail créatif, couronné il y a quelques jours par un spectacle poétique.

À l'hôpital du Labrador, la plupart sont suivis depuis des années et lourdement médicalisés. « J'avais beaucoup de problèmes avec la mémoire, explique Virginie, 50 ans. L'imaginaire, c'était bloqué. » Elle fréquente l'atelier depuis deux ans. « J'arrive à écrire des histoires qui tiennent la route, constate-t-elle. Ça m'étonne moi-même. » Gary, l'animateur des six séances, est un « écrivain jeunesse » à qui on doit notamment la saga « Mes voisins les Goolz ». Une sorte de grand frère joyeux et énergique, un pro de l'animation. « J'adore ces échanges, explique-t-il. C'est extrêmement stimulant. » La semaine dernière, le thème retenu s'intitulait « Les paradis perdus ». Parmi les textes sélectionnés, celui de Carine, diaphane patiente d'une trentaine d'années, dont les mots délicats se balancent doucement dans l'air.

*« ... Douceur de vivre
Me lever le matin, fraîche, dispo
Reposée
En forme
Prête à tout
Le sourire aux lèvres en pensant
à la journée qui s'annonce
Motivée
Pressée même de la commencer
Si je savais où aller
Dans quel sens me diriger
Si je savais ce que je voulais
Je pourrais peut-être y arriver »*

Le romancier Gary Ghislain guide les patients pour libérer leur créativité : « Je voudrais que vous vous remémoriez un moment de votre vie qui a tout changé. »



JULIEN JAULIN / HANS LUCAS

Les têtes se tournent vers l'autrice. Carine essuie ses larmes, cache ses yeux très bleus derrière ses mains. Gary passe vite à autre chose. « Je voudrais que vous vous remémoriez un moment de votre vie qui a tout changé, tout bouleversé, propose-t-il. Il va falloir qu'il y ait des regards, des sensations, des portes qui s'ouvrent. » Sur le paperboard, il inscrit au feutre noir le thème du jour : « Modification ». « Donnez-vous quelques minutes avant d'écrire, retrouvez ce moment, capturez-le dans l'écriture. » Virginie commence déjà à noircir sa feuille. Jonathan a une panne, puis « ça y est, j'ai trouvé », dit-il, tandis que son stylo crache une écriture minuscule. Bruno cherche un début de piste dans son téléphone. Carine, le front posé sur sa main, a retrouvé son calme et s'applique. Silence. Soupçons. « S'il y en a qui calent, n'hésitez pas à m'appeler », rassure Gary. Dix minutes plus tard, des mains se tendent. L'animateur ramasse les copies, lit tout bas, rit tout haut. « C'est comme si vous viviez l'histoire à notre place », s'étonne Jonathan. Bruno s'est souvenu d'une chasse au dahu, lors d'une colonie de vacances, la matrice de sa passion pour « les licornes, les sirènes, tous les animaux qui n'existent pas ». Un texte parle d'algèbre et d'une sortie en bus, un autre d'un bol de Banania. « Il y a de la couleur, des odeurs, des objets, des émotions. Il y a tout ce que j'aime, félicite Gary. Vous pouvez être fiers de vous. » Fin de l'atelier. L'animateur emporte avec lui la petite dizaine de textes. On se dit à la semaine prochaine.

RÉCIT EN LANGAGE « FORTNITE »

Autre hôpital, autres patients : au cœur du 19^e arrondissement, le site Lasalle du GHU de Paris. Chaque jeudi, de drôles d'ados aux cheveux longs font tourner les adultes en bourrique. Milosz, David, Karim... Autour d'une table ronde, dans une salle aux murs vides où de gros poufs voisinent avec des canapés gris, on parle mangas, musique. On parle surtout jeux vidéo. « Loot », « Skins », « Try hard », « Battle »... tout le vocabulaire de « Fortnite » y passe. Milosz en fait un texte, David s'esclaffe. Yahia Belaskri, l'animateur de 71 ans, s'avoue vaincu. Journaliste, essayiste, auteur de plusieurs romans – « le Silence des dieux » a reçu le Prix des 5 continents de la francophonie –, le voilà confronté à un univers dont les codes lui échappent. « Quand j'ai lu "tête de Noël", j'ai cru que c'était des nouilles », glisse-t-il à Milosz. Fou rire général. « Je rends les armes », sourit Yahia.

« J'ARRIVE À ÉCRIRE DES HISTOIRES QUI TIENNENT LA ROUTE, ÇA M'ÉTONNE MOI-MÊME. »

VIRGINIE, 50 ANS, PATIENTE À L'HÔPITAL DU LABRADOR



Yahia Belaskri travaille avec de jeunes patients. Un joyeux défi pour l'écrivain, qui tente ce jour-là de rattraper son retard en jeux vidéo.

« Bien dans mon corps
Bien dans ma tête
Comment pouvoir revenir
à un état de bien-être ?
Ne plus souffrir
Physiquement
Mentalement
Me sentir bien
Détendue
Le plaisir
Plus de douleur.
Plus de souffrance
Calme... »

« Il était une fois un neuille qui ne s'est pas douché depuis trois ans. Il joue à Fortnite et croise Talmo, le dieu des neuelles. Talmo a full box et piece control avec un 720 noscope et un snip 300. Talmo dit : "Dans le crâne, ta mère fils de... ça t'apprendra à spammer ainsi, tête de neuille frère". Talmo meurt. Pendant ce temps, le neuille se mettait full shield avec ses cinq médaillons dans le coffre-fort de snoo-ty steppes. Il prend la carte de Talmo et le réanime mais les derniers survivants avaient pris son stuff. Du coup Talmo se saisit d'une arme légendaire et deux armes grises et du shield. Le neuille et Talmo piece control avec un 360 noscope, un ennemi surgit et Talmo meurt à nouveau à cause de l'autre qui la snip, tête de neuille frère. Neuille et Talmo = grid-dy = IN. Tooooooopl. »

Mardi 28 mai 2024, Maison de la poésie à Paris. Depuis leur naissance dans les ateliers d'écriture, les mots ont voyagé. Ce soir, devant une salle comble, Séverine Daucourt leur redonne vie.

« La première œuvre qui m'a fait ressentir des émotions est "les Joueurs de skat", d'Otto Dix. Le tableau mesure 110 cm sur 80 cm et on peut y voir trois personnes qui jouent aux cartes : le skat.

Sur la droite du tableau on peut y voir un homme-tronc avec une prothèse en bois à la place de son bras droit, une mâchoire en métal et un cache-nez. Sur sa veste bleue on peut discerner une croix de fer qui veut dire que cette personne est un héros de »



» guerre. Au milieu, on retrouve un homme avec la moitié du crâne en moins. Sur le cerveau à nu on peut voir une danseuse qui est probablement un souvenir. Cet homme a également une mâchoire en métal et un œil en verre.

À sa gauche, un homme blond à qui il manque un œil, une joue, un bras et une jambe, avec un tuyau derrière sa mâchoire qui lui permet de parler via un phonographe. Il tient ses cartes avec son pied droit qui a l'air en très mauvais état.

Ce qui m'a le plus attristé dans cette œuvre c'est que, si on remarque bien, les trois pauvres vétérans de guerre ont été mis à l'écart, comme s'ils ne faisaient plus partie de la norme. Défigurés, ils ne sont plus considérés comme des humains. »

PARLER DE SOI ET DES AUTRES

Entourée d'un guitariste et d'une chanteuse, tantôt juchée sur une chaise tantôt debout face au micro, Séverine Daucourt récite, scande, slame. La pénombre s'installe. Le silence est immédiat.

« ... le temps passe trop vite, je veux faire quelque chose au lieu de gaspiller mon temps, je veux faire quelque chose de mon adolescence... »

Sur scène, les mots de David disent le mal-être d'un jeune autiste de 17 ans.

*« ... je rêve d'être
celui que je rêve d'être. »*

La voix de la poétesse a des fragilités cristallines. Parfois elle chante. Parfois elle laisse des images, au mur, parler d'elles-mêmes. Il y a un instant, deux futures institutrices se tordaient de rire sur leur siège en évoquant leur journée. À présent, elles sont tout ouïe. Les ados dont on entend les mots, réfugiés au balcon, sont muets.

« ... une maison en forme de structure cubique infestée de lianes et champignons... dans le ciel, des formes rectangulaires... reliées par des ponts

« CES JEUNES ONT UN ÉNORME MANQUE D'ESTIME DE SOI. CE QUI EST SORTI D'EUX, C'EST INCROYABLE. » CATHERINE ZITTOUN, PSYCHIATRE

Sur la scène de la Maison de la poésie, à Paris, l'autrice Séverine Daucourt fait résonner les écrits nés durant les ateliers du Labo des histoires dans une salle comble.

circulaires qui s'imbriquaient dans des losanges entourant d'autres étoiles, des îlots où on pouvait voir des créatures qui ressemblaient étrangement à des requins-pèlerins... »

Dans les extraits que Séverine Daucourt a choisis, démembrés, recollés, il est question de surf à Alger, de problèmes d'algèbre, des voyageurs du bus 249. Il est question de soi et des autres. Enchevêtrés, chuchotés, chantés, les mots tressent des liens dans la salle. Pendant une heure, tous ensemble, on est bien.

*« ... quelqu'un frappe à la porte.
J'ouvre et n'en crois pas mes
yeux : c'est moi ! Je me rends
visite. Nous sommes deux. Enfin,
nous sommes un, mais deux.
Enfin, je me comprends, quoi... »*

La poétesse aime la scène, elle a « l'habitude de mettre les mains dans la langue », raconte-t-elle. La maladie mentale est, pour elle, une vieille copine. « Moi aussi, j'ai été du côté des soignés. » Pour préparer le spectacle, elle a d'abord lu d'une traite les dizaines de textes que le Labo des histoires lui a fait parvenir. Un peu dubitative, au début. « Ils ne tenaient pas grâce à leur force littéraire ». Le temps a fait son œuvre. « Un jour, j'ai étalé les feuilles devant moi. J'ai pioché, coupé, assemblé. Je voulais trouver une musique, construire une voix commune. » Pari réussi.

« Ce qui est sorti d'eux, c'est incroyable. » Catherine Zittoun dirige le pôle psychiatrie infanto-juvénile du 19^e arrondissement de Paris. Des années qu'elle vient en aide à des jeunes en souffrance. Des années qu'elle milite pour que le langage cesse, pour eux, d'être synonyme de persécution. Ce soir, elle est sur un petit nuage. « Ces jeunes ont de grosses difficultés, un énorme manque d'estime de soi », constate-t-elle au quotidien. Avec ses mots de psy, elle salue leurs progrès. « Le travail d'écriture les ouvre à la représentation. Les ateliers les renarcissent. »

Le spectacle est terminé. Dans le hall où a été installé un buffet, David hésite puis s'approche de Séverine. D'un geste un peu nerveux, il repousse son épaisse mèche frisée. Toute menue devant ce grand gaillard, la poétesse l'interroge du regard, l'encourage d'un sourire. David se définit comme « un enfant autiste très con et colérique ». Sa « procrastination » le désole. Il n'aurait jamais pensé que ses écrits seraient lus « devant des centaines d'êtres humains qui ont payé 2 euros pour un spectacle officiel ». Son regard, souvent fuyant, s'arrête sur l'artiste. « C'est le plus beau jour de ma vie », glisse-t-il à Séverine. ●